# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Il n'était pas difficile de prévoir que l'assemblée serait nombreuse et brillante : le concours des curieux n'est cependant pas toujours en raison du mérite de l'objet : c'est ordinairement quelque nouveauté, ou même une apparence de nouveauté qui attire la foule : grande leçon pour tous les théâtres ! *Les Femmes savantes*, qui sont très vieilles, ne sont pas accoutumées à pareille fête de la part du public ; aussi n'était-ce pas précisément pour elles qu'on était venu, c'était pour Lafond.

Cet acteur pourrait n'avoir pas un talent marqué pour la comédie, sans qu'on fût en droit de lui faire aucun reproche : il s'est voué à un autre genre ; et le public, qu'il intéresse dans la tragédie, ne peut pas exiger à la rigueur qu'il l'amuse aussi dans la comédie. Le rôle de Clitandre, qu'il avait choisi pour son débat, demande de la noblesse, et par-là ne contrarie pas trop directement les habitudes tragiques du débutant : il y a développé toute l'intelligence d'un homme qui a reçu une éducation plus soignée que la plupart de ceux qui se destinent au théâtre. Son débit est juste, il a un ton ferme et vrai : on redoutait l'influence trop marquée de l'accent de son pays ; mais on ne s'est point aperçu que l'acteur est Gascon. Sa manière est simple, ou plutôt de manière ; et pour rendre parfaitement le personnage d'un courtisan poli, il ne lui a manqué, dans quelques endroits, que d'oublier entièrement et de faire oublier qu'il avait coutume d'être un héros : avec un peu plus de gaieté et de finesse, avec une nuance de plus d'ironie et de persiflage, il n'aurait rien laissé à désirer. Plusieurs de ses tirades ont été couvertes d'applaudissements bien mérités : un commerce plus suivi avec Thalie donnera ce nouvel amant plus de familiarité, plus d'aisance. On peut être timide et embarrassé dans une première entrevue, mais par degrés on devient plus entreprenant ; et peut-être Lafond, qui le premier jour a été trop respectueux avec la déesse, poussera-t-il bientôt la hardiesse jusqu'à lui ravir ses plus précieuses faveurs.

Il a déjà montré plus d'assurance dans la petite pièce de *LA Gageure imprévue*, qu'on a représentée après *Les Femmes savantes*; il a même persiflé la comtesse de Clainville avec assez de légèreté et d'enjouement. Le rôle de d'Etiquette est plus simple, moins fort de chose que celui de Clitandre ; il est plus en dialogue qu'en tirades, et beaucoup plus facile à jouer, et beaucoup plus facile à jouer. Il faut regarder ce début de Lafond dans la comédie, comme celui d'un jeune homme modeste et bien élevé, qui entre pour la première fois dans un cercle brillant de la société : son maintien est décent, mais un peu gêné ; il parle bien et juste, mais avec circonscription ; il n'a point encore l'air leste et la vivacité que l'usage du mode, mais il possède tout ce qu'il faut pour plaire, et peut-être ne tardera-t-il pas à devenir homme à bonnes fortunes.

Les premiers sujets de la comédie s'étaient piqués d'en faire les honneurs à Lafond : tous les anciens étaient à leur poste. C'était Mlle Contat qui jouait Philaminte : ce rôle est diamétralement opposé à tous ceux dans lesquelles elle a brillé jadis ; il répugne absolument à son goût et à son genre de talent. Philaminte est une sotte bourgeoise ridiculement éprise d'un pédant plus sot encore ; ce personnage ne peut se soutenir que par beaucoup de franchise, de naturel et de simplicité dans le jeu : ce ne sont pas là les qualités de Mlle Contat ; elle aurait plutôt les défauts contraires.

Sa voix m'a paru un peu enrouée ; et souvent dans les endroits où elle veut mettre de la finesse, elle en met tant qu'on ne fait que devenir l'intention sans entendre les paroles. Je me rappelle lui avoir moi-même conseillé de jouer Philaminte ; et sa complaisance pour mes avis m'impose peut-être l'obligation de la juger avec plus d'indulgence dans ce rôle : mais je reconnais mon erreur ; il lui convient peu : elle a trop d'esprit, et n'est pas assez comédienne pour jouer avec succès le rôle d'une sotte ; elle est mieux quand elle gouverne son mari, que lorsqu'elle admire Trissotin.

Le rôle de madame de Clainville est plus convenable à Mlle Contat que celui de Philaminte ; elle y a mis de la finesse, de la fermeté, de l'enjouement ; mais il eût fallu y mettre aussi de la noblesse.

Mlle Maris remplissait le rôle d'Henriete avec la grâce et l'ingénuité piquantes qui ne la quittent jamais : elle n'est pas, dans la pièce, le Benjamin de sa mère, elle est, au contraire, rebuté comme doit l'être une fille simple et naïve dans un bureau de bel-esprit : voilà pourquoi il me semble que Mlle Mars ne ferait pas mal de mettre dans son débit un degré de force de plus ; car Molière a donné à cette Henriette, avec sa naïveté, du courage, du caractère et même de la malice.

Madame Talma me paraît avoir assez bien rendu la pédanterie altière et dédaigneuse d'Armande : on eut désiré plus de chaleur. Mlle Thénard a fait preuve de jugement, en n'ajoutant aucune charge au rôle de Bélise, qui par lui-même est une très forte caricature. La servante Martine, avec son gros bon sens et son jargon grossier, a fait plus rire que toutes les femmes savantes : sa doctrine sur l'autorité maritale, exposée avec une simplicité populaire, est d'autant plus comique, qu'elle est plus opposée à nos idées et à nos mœurs. Ce qui fait voir combien cette doctrine est dans la nature, c'est qu'elle est sentie de toutes les femmes dont le caractère n'a point été altéré par les préjugés de la société : les femmes des villageois ne désignent leur mari que sous le nom de maître. Mlle Emilie Contat a joué ce rôle de Martine avec une naïveté et une vérité parfaite : cette actrice a cette rondeur, cette franchise de jeu, et cet enjouement naturel qu'exigent les servantes de Molière, si différentes de nos soubrettes modernes élégantes, maniérées, et qui ne parent que par épigrammes.

Grandmesnil a d'excellentes intentions comiques ; il sent bien son Molière, mais les moyens lui manquent pour le rendre : sa voix est grêle et glapissante ; et, pour suppléer au défaut de l'organe, il est obligé de se battre les flancs et de charger son jeu. Baptiste cadet n'est pas bien placé dans le rôle de Trissotin ; car, enfin, Trissotin n'est pas précisément un niais, c'est un charlatan qui tend des pièges à la sottise et à la vanité des femmes ; c'est un insipide galant, un bel esprit ridicule : il ne fait pas dans ce rôle avoir l'air ignoble et la physionomie d'un imbécile. Dazincourt, qui joue Vadius, peint bien la morgue pédantesque d'un savant bouffi d'orgueil, hérissé de grec et de latin.

On a remarqué que pendant la dispute de Clitandre avec Trissotin, Philaninte et Armande se sont retirées sur le côté du théâtre, et se sont assises à une table, où, ne sachant que faire, elles ont eu l'air de se moquer des deux acteurs : ce jeu est tout-à-fait à contresens, et choque les bienséances du théâtre ; elles doivent rester en scène, et paraître s'intéresser à la querelle. Les deux savantes doivent montrer une vive indignation de la manière dont on traire leur héros : la politesse seule suffirait pour retenir ces deux actrices, et les empêcher de manquer aux égards de convenance pour le débutant.

Quoique la plupart des acteurs méritent personnellement des éloges, l'ensemble de la représentation a cependant été un peu froid : on a perdu la tradition de l'ancien comique. Les pièces de Molière sont dénuées de cet intérêt qui semble aujourd'hui avoir le droit exclusif de fixer l'attention : chez lui, tout est esprit et peinture de mœurs ; il faut avoir de l'esprit soi-même pour saisir la vérité et la justesse des traits, la finesse et la profondeur des observations, l'art du dialogue et les beautés du style ; il ne faut qu'une sensibilité commune et toute physique, pour livrer son cœur aux sentiments et aux passions qu'inspire une aventure romanesque. Voilà pourquoi Molière plaît beaucoup moins aujourd'hui : il ne peut être goûté que par deux classes d'auditeurs qui commencent à devenir rares, les gens de beaucoup d'esprit et les gens d'un sens droit.